MACCHABÉES BLUES

Une enquête du commissaire Rosier



OLIVIER STEPHANI

Olivier Stephani

Macchabées blues

Une enquête du commissaire Rosier

© Olivier Stephani, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-2677-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Il ouvre la porte.

Un jeune avorton imberbe avec la raie des cheveux aussi fine qu'une feuille de papier, se tient planté devant lui les deux pieds parfaitement alignés sur son paillasson, avec les mots qui ont un mal de chien à se formuler.

— Co… Commissaire Ro… Rosier ?

— Quoi ?

— On… On m'a dit de… De venir… (il essaye de déglutir une salive qu'il n'a pas) vous chercher.

— Qui ça « on » ?

— Bah… Les inspecteurs… Euh… Enfin, je n'ai pas bien retenu leurs noms…

Le commissaire le fixe tellement profondément dans les yeux que le jeune tremblotant a l'impression qu'il peut voir à travers lui. Pour Jacques Rosier ce blanc-bec est une énigme. En bon flic, il se doit d'éclaircir ce mystère.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je… Je suis le nouveau. Je m'appelle Louis Pujol. Je suis enchanté de faire votre connaissance !

Le jeunot lui tend la main mais se rendant compte de l'ineptie d'une telle requête, il la remballe fissa.

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai 21 ans monsieur… Euh, je veux dire commissaire.

— Ils recrutent dans les nurseries maintenant ! Bon bah, ne restez pas planté là. Allez leur dire que j'arrive.

L'intimidé reste planté là.

— Qu'attendez-vous ? Que je vous fasse un mot ?

— Euh non, commissaire. J’y vais tout de suite !

— C’est ça.

Jacques le regarde se mettre à courir dans le couloir.

— Eh petit !

— Oui commissaire ?

— Allez-y mollo dans l’émotif sinon la prochaine fois que vous viendrez me chercher, vous finirez par pisser sur mon paillasson. Et ça m’embêterait voyez-vous ?

— Oui commissaire… J’ai bien compris… l’émotif…

— C’est ça.

Le jeunot dévale les escaliers quatre à quatre et se plante rapidement sur la banquette en skaï de la Peugeot 403 où l’attendent les inspecteurs Rochas et Cartier qui s’empressent de lui demander presque en chœur :

— Alors, qu’est-ce qu’il t’a dit ?

— Il m’a dit de ne pas pisser sur son paillasson.

Les deux vieux de la vieille flicaille française éclatent de rire.

**

La voiture démarre. Rosier s’est assis à sa place habituelle, celle à côté du conducteur. C’est Cartier qui tient le cerceau aujourd’hui.

— C’est quoi l’histoire ? interroge le commissaire.

— Un zigue qui s’est fait repasser dans un petit pavillon de la Butte aux cailles, le rencarde Rochas assis sur la banquette arrière juste derrière Cartier. (À côté de lui, le jeunot essaye de faire redescendre sa respiration pour ne plus être si émotif.) Y paraît que c’est moche à voir.

— Des trucs moches on en a vu des tas ! lance le patron.

— Oui, mais là le mec donnerait plus dans la chair à saucisse que dans l'acteur américain, surenchérit Cartier. Vous voyez le genre.

La 403 file à travers les rues de la ville. La grisaille de ce petit matin de décembre 1959 commence à éclairer les façades des immeubles. Encore une journée avec un soleil aux abonnés absents.

— Qui l'a trouvé ?

— La femme de ménage. Elle est sous le choc, précise Rochas en s'allumant une clope.

Rosier est interloqué :

— La femme de ménage ? À cette heure-ci ?

— D'après ce qu'elle dit, elle aurait une liaison avec la victime qui est apparemment le propriétaire de la maison, lui répond Rochas qui prend le temps de tirer une bouffée de sa cigarette avant de poursuivre. On n'en sait pas plus, patron.

Le feu passe au vert. Cartier passe la première et peste contre la pluie qui se met à tomber.

— Nom de Dieu de Nom de Dieu ! 10 jours qu'il flotte ! Ça ne va donc jamais s'arrêter ?

Il enclenche les essuie-glaces qui raclent contre le pare-brise dans un bruit horrible. Ce qui l'agace encore plus.

La voiture remonte les Gobelins, puis tourne autour de la Place d'Italie. Le quartier de la Butte aux Cailles est à portée de roues.

— Dites-moi les gars, qui a eu l'idée d'emmener le Tom-Pouce derrière moi ? demande Rosier sans se retourner mais en désignant Pujol d'un mouvement de tête.

— C'est moi patron, avoue Rochas. Je me suis dit qu'il fallait bien qu'il commence par quelque chose. Qu'il soit déniaisé quoi.

— Tu veux le faire commencer sa carrière par une scène de crime avec un macchabée en chair à saucisse ?

Rochas se retrouve un peu confus :

— Oui vous avez raison, c’est peut-être un peu fort pour débuter.

Cartier stoppe la Peugeot devant le pavillon. La petite rue est encombrée de flics en uniforme qui empêche quelques passants attirés par le morbide. Quelques journalistes alléchés par l’odeur du sang chaud commencent à faire leur apparition. Avant de sortir, Jacques Rosier se retourne vers sa jeune recrue.

— Comment vous appelez-vous déjà ?

— Louis Pujol.

— Écoutez Louis. Ne vous sentez pas obligé de venir. Ce qui s’est passé dans cette maison est apparemment très moche. Vous risquez d’avoir les tripes à l’envers. Vous pouvez rester dans la voiture si vous le désirez. Vous comprenez ?

— Oui commissaire.

— On n’est jamais préparé à voir ce genre de chose. Vous avez voulu être flic et des scènes de crime vous allez en avoir. Avec le temps on arrive à prendre de la distance, du recul sur ce que l’on voit. Ce n’est jamais facile croyez-moi. Et je peux vous dire qu’il y a macchabée et macchabée. C’est votre première fois et je n’aimerais pas qu’elle vous remue de trop.

Pujol le regarde comme un fils qui écoute les conseils de son père. C’est la première fois que quelqu’un prend des gants avec lui. Pas très habitué Pujol.

— Oui commissaire.

— Très bien, lui fait-il en inclinant la tête en signe d’approbation. Puis il se retourne et lance : on y va les gars !

Tout le monde sort sauf Pujol qui reste cloîtré à l’arrière de la voiture tout en les regardant rentrer dans la maison à travers les vitres de la Peugeot qui ruissellent de pluie.

**

À chaque fois que Jacques Rosier pénètre sur une scène de crime, il tente de

humer les lieux, de s’imprégner de l’ambiance, d’étudier les possibilités pour mieux retracer les évènements qui s’y sont produits.

Cette maison-là n’a rien d’extravagant, elle est cossue sans être clinquante. On sent que le proprio ne veut pas attirer l’attention par une ornementation ostentatoire. Les dorures sont rares. Pas comme certains types qui contractent le syndrome Versailles dans le but d’en mettre plein les mirettes aux invités. Ici règne la discrétion de bon goût. Sauf qu’à présent, y’a un macchabée étendu sur le joli tapis du salon.

L’inspecteur Nourry se pointe :

— Bonjour commissaire.

— Bonjour Nourry. Alors, on a quoi ?

— Un dénommé Antoine Rondin, 52 ans, commerçant, célibataire. La mort remonterait aux alentours de 23 h/23 h 30. D’après sa maîtresse, une certaine Pauline Mérieux, un homme au-dessus de tout soupçon. Pour elle c’est l’incompréhension totale.

Cartier ne peut s’empêcher de froncer les sourcils.

— Il est où ? demande Rosier.

— Dans le salon. Venez… Mais j’vous préviens, c’est pas joli-joli.

Rondin est allongé sur le dos, en pyjama blanc à rayures bleues. 1m68, une bedaine bien ronde, des cheveux poivre et sel, une gourmette au poignet droit. Une pantoufle lui manque au pied gauche. Le corps est parfaitement étendu, comme s’il avait confondu son plumard avec son tapis persan. On peut dire qu’il va se taper un sommeil pour la nuit des temps. Une énorme tache de sang remplie de bouts de chair, de cuir chevelu, de dents et de cervelle, couvre la laine du tapis. Normal. Le gars a une bouillie en guise de tête.

— Oh la vache ! ne peut s’empêcher de lancer Rochas en détournant les yeux. Et pourtant il en a vu des saloperies. Pas ce qui manque dans son palmarès. Mais là, on verse dans le suprême.

Le visage de Rondin n’est plus qu’une pomme pourrie écrasée et boursouflée. Toute sa face est enfoncée, son nez n’existe plus car totalement brisé, son œil droit sort de son orbite et ne tient plus que par son nerf. Sa dentition est éparse et

quelques ratiches se sont réfugiées au fond de la gorge. Pour couronner le tout, le corps s'est soulagé de tous ses liquides et autres matières peu ragoûtantes. On peut pratiquement savoir ce que le type a mangé la veille.

— Vous vous demandez certainement quelle est l'arme du crime messieurs ? (Nourry attend un instant. Il soigne toujours ses effets. Brusquement il brandit un fer à repasser totalement maculé de sang.) Le tout dernier de chez Calor ! Comme quoi, la modernité n'a pas toujours que du bon.

Il éclate de rire mais se ravise rapidement devant une assemblée qui, elle, n'en a pas du tout envie devant le spectacle d'une boîte crânienne au contenu déversé sur le sol. Et puis Rosier lui fait les gros yeux ce qui en général calme les plus rétifs.

— Elle est où ? demande-t-il.

— Qui ? rétorque Nourry qui décidément est à côté de la plaque.

— La fiancée, pas ta grand-mère ! répond sèchement le commissaire.

— Dans la cuisine.

— Vous autres, vous me remuez la maison de fond en comble à la recherche du moindre indice.

**

Philippe Rochas et Henri Cartier commencent leurs investigations de la maison pendant que le commissaire rejoint la cuisine où la petite amie de la victime est assise accoudée sur la table la tête reposant dans sa main droite. Une fin de quarantaine, les cheveux châtain clair, des yeux marron gonflés par les pleurs, une robe beige enveloppe son corps potelé sur laquelle trône fièrement une broche en or se voulant à la mode.

Elle ne relève même pas la tête lorsque Rosier se présente. Elle le fait enfin quand celui-ci lui demande de lui raconter sa découverte du corps.

— J'ai déjà raconté tout ce que je sais à votre collègue, lui dit-elle d'une voix aussi flageolante que sa main droite tenant un verre d'eau à moitié consommé.

— Pourriez-vous me le répéter s’il vous plaît ? Je sais que ce n’est vraiment pas facile pour vous, mais c’est très important pour moi. Vous vous appelez Pauline Mérieux c’est bien cela ? (Elle acquiesce de la tête) Vous étiez proche de la victime visiblement.

— Oui, répond-elle d’une voix à peine audible.

— Comment l’avez-vous connu ?

— Je… J’étais sa femme de ménage. Et puis… Nous nous sommes plu assez rapidement.

— Depuis combien de temps étiez-vous sa maîtresse ?

— Presque deux ans. (Elle se remet à pleurer) Il a toujours été gentil avec moi… Je ne comprends pas…

— Nous sommes là pour ça Mme Mérieux. Racontez-moi : comment avez-vous découvert le corps ?

**

Pendant ce temps, Cartier fouille tous les tiroirs du bureau de Rondin. De la sueur commence à perler de son front. Il est inquiet et nerveux. Rochas inspecte le semainier.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? T’as les nerfs qui lâchent ? sourit-il en voyant son compère s’acharner sur un tiroir.

— Hein ? Euh, non… Ce doit être ce type avec sa tête en steak haché… Je… (Le tiroir s’ouvre enfin après moult efforts) Putain de tiroir !

— Ça t’a remué dis donc ! rétorque Rochas presque en se marrant.

À l’intérieur du tiroir trône un flingue.

— Bah oui, pas toi ? continue Cartier d’un ton crispé tout en regardant fixement l’arme dans le tiroir.

— Si, bien sûr.